

Ciné-Bulles

Le cinéma d'auteur avant tout

L'été de plus de deux milliards

Michel Coulombe

Volume 17, numéro 3, automne 1998

URI : id.erudit.org/iderudit/810ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Coulombe, M. (1998). L'été de plus de deux milliards. *Ciné-Bulles*, 17 (3), 26–28.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 1998

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

L'été de plus de deux milliards

PAR MICHEL COULOMBE

Le puissant lobby américain du cinéma a embouché les trompettes aux premiers signes de la fin de l'été. L'été a été exceptionnel. Entendez par là que le cinéma américain a accumulé des recettes records, pulvérisant la concurrence, bulldozant les différences, monopolisant les écrans. Le bonheur. L'hégémonie à son apogée. Du Coke pour tout le monde! Et tous les médias du continent de faire écho au fil de presse, ceux du Québec comme les autres, sans poser plus de questions. Les bonnes nouvelles sont si rares. Qui aura remarqué qu'on nous annonçait, le sourire publicitaire aux lèvres, qu'un ouragan d'images américaines avait tout emporté sur son passage?

Mais qu'avait donc d'exceptionnelle cette cuvée 1998 pour fracasser des records? Rien, ou plutôt rien de bien nouveau. Un air de déjà vu. Peut-être d'ailleurs est-ce la clé du colossal succès du cinéma américain. Le public, peu aventureux, se met plus volontiers à table si on lui sert des plats familiers servis par les vedettes de l'heure au meilleur de leur forme grâce à une armée de chirurgiens esthétiques, d'entraîneurs personnels et de grands prêtres de l'Église de Scientologie. De plus, les producteurs américains savent très bien que la nostalgie est bien ce qu'elle était. N'a-t-on pas dit et écrit un peu partout cet été à Montréal que l'ennuyeux **Snake Eyes** offrait l'occasion de saluer le bon vieux Forum (celui qui ne portait pas un nom de bière). Que n'invente-t-on pas pour donner une raison d'être à un mauvais film?

Même si **Batman**, **Jurassic Park** et **Die Hard** n'étaient pas en service, l'été 1998 nous a donné sa part de suites. Mel Gibson et Danny Glover, bien payés, se sont donc traînés les pieds jusqu'au plateau de leur quatrième **Lethal Weapon**. Quant à Jamie Lee Curtis, elle maquillait un long, un très long passage à vide en retour aux sources en s'associant à **Halloween H20**. Le script d'**Halloween H50** prévoit d'effrayantes poursuites en marchette dans quelque cimetière mal éclairé et on murmure déjà que l'inoubliable actrice en sera.

Au rayon du réchauffé on a aussi eu droit à une bonne dose de remakes. Lorsqu'on ne sait plus quoi faire, on prend une grande respiration et on recommence. Ainsi s'est-on ingénié, une fois encore, à dénaturer l'œuvre d'Alfred Hitchcock. Servi par un redoutable tandem,

Michael Douglas et Gwyneth Paltrow, **Dial M For Murder** est devenu **A Perfect Murder**, un de ces films dont la qualité première est de vous donner furieusement envie de revoir l'original. Par ailleurs, poursuivant une vaste entreprise de clonage de la cinématographie française, un pied sur l'accélérateur, une main dans l'armoire à stéroïdes, on s'est inspiré de **Force majeure** pour réaliser l'exotique **Return to Paradise**. Mais Hollywood pense aussi au jeune public qu'il faut habituer à des films refaits, ingénieusement apprêtés au goût du jour. On a donc servi aux enfants **Madeline** et **The Parent Trap** version 1998.

Le manque d'imagination de ce cinéma à succès se traduit surtout par une nette tendance à revisiter, avec une belle régularité, des sujets sûrs. Dans cet esprit, on a donc tourné **Godzilla**, plus que jamais gonflé à bloc par les effets spéciaux, concocté une nouvelle Cendrillon interprétée, contre toute attente, par Drew Barrymore (**Ever After; A Cinderella Story**) et un prince très peu charmant, et proposé un Zorro ajusté sur mesure à la silhouette d'Antonio Banderas (**The Mask of Zorro**). On a aussi fait revivre le Docteur Dolittle, ce qui aura à tout le moins permis à un grand studio d'écouler un autre des trop nombreux films prévus au contrat du très prévisible Eddie Murphy.

Et puis, il y a ce fabuleux patrimoine audiovisuel que constitue la télévision, grenier de l'imaginaire américain (donc mondial). Producteurs calculateurs et auteurs en panne de sujet y puisent de plus en plus allégrement de sorte que le cinéma apparaît désormais comme un prolongement de la télévision, prolongement amplifié, car l'important est évidemment de faire plus gros. Ainsi a-t-on confié **The Avengers** aux spécialistes des effets spéciaux et aux concepteurs de costumes et de décors, et construit autour d'un budget décuplé l'épisode de fin de saison de la série-culte **The X-Files** pour assurer son passage au grand écran.

Dans ce contexte, en panne criante de sang neuf, les films parodiques prolifèrent comme autant de signes de mauvaise santé (**Baseketball**, **Wrongfully Accused**), quoique là aussi les signes d'essoufflement soient évidents. Après les belles années d'**Airplane**, **Naked Gun** et **Men in Thights**, **Jane Austen's Mafia**, feu roulant de gags qui vont dans tous les sens, fait bien pâle figure, surtout que cette copie d'une copie d'une copie parodie, avec une bonne



Gillian Anderson
et David Duchovny
dans *The X-Files*
(Photo: Merrick Marton)

vingtaine d'années de retard, le **Godfather** de Coppola. Les inutiles clins d'œil à **Casino** rappellent à quel point la parodie doit tout à sa capacité de viser juste, sur la bonne cible et au moment propice.

Les concepteurs de logiciels tirent largement profit de ce désert créatif au point qu'ils tiennent désormais le haut du pavé, eux qu'on engage trop souvent pour faire distraction, un peu, pure hypothèse, comme si l'on espérait que des feux d'artifice puissent faire oublier le vide intégral d'un discours électoral. Les images de synthèse, qui ont supplanté les cascadeurs dans le registre spectaculaire, sauf évidemment chez Jackie Chan, occupent donc de plus en plus de temps écran et les patrons des studios espèrent candidement que l'offre de 32, 37 ou 41 minutes de ces images trafiquées ait le même effet irrésistible sur les consommateurs que les sirènes sur les marins.

Cette nouvelle génération d'effets spéciaux tombe à pic, car elle permet un redéploiement des menaces qui pèsent sur la planète (c'est-à-dire les États-Unis). Et la menace est, avec la séduction, un ingrédient essentiel du cocktail

estival américain. Lorsque l'ennemi était russe ou iranien, les légions de figurants et cascadeurs suffisaient encore à la tâche. Maintenant que le danger vient de l'espace, les images de synthèse justifient à elles seules l'apparition de ces deux astéroïdes exterminateurs qui ont bien failli avoir la peau de notre bonne vieille Terre dans **Deep Impact** et **Armageddon**. Tout de même, comme il n'y a rien de tel que de donner un visage à l'ennemi, on ne s'en est pas tenu au danger minéral. Aussi l'invincible Godzilla a-t-il repris du service, et le chemin de la défaite.

On vous dira que le cinéma américain nous a quand même donné de bons films l'été dernier, et qu'il ne s'agissait pas exclusivement de productions indépendantes comme **The Opposite of Sex**, **Next Stop Wonderland** et **High Art** (façon ingénieuse qu'a trouvé le géant américain de fournir sa propre concurrence). Évidemment il y a eu **The Truman Show** qu'une campagne promotionnelle a positionné, sans la moindre retenue, comme le film de la décennie. Il faut convenir que cette idée de présenter un homme fragile, en décalage avec la société américaine, comme un symbole de ce pays est très

éclairante et révélatrice de l'actuelle décennie. Truman suit naturellement les traces de **Forrest Gump** lui-même tout à fait dans la tradition de **Being There**.

On a aussi eu droit au Steven Spielberg nouveau, **Saving Private Ryan**, l'un de ces rares films qui vous rivent littéralement à votre siège. Aussi attiré par les grands sujets qu'Oliver Stone par les théories de conspiration et les souvenirs de guerre du Viêt-nam, le célébrissime réalisateur trace un portrait hyperréaliste de l'atrocité de la guerre. Toutefois, soucieux de ne pas déplaire à son rabbin, il s'est bien gardé de tout message pessimiste. De plus, probablement pour donner plus de portée au périlleux sauvetage qu'il met en scène, il a donné à son soldat ordinaire les traits de Matt Damon, plus mannequin que fantassin. Peut-être a-t-il poussé l'optimisme jusqu'à nous dire que peu importe les conditions d'insalubrité et la mauvaise alimentation, il est possible d'afficher une dentition parfaite. Qui sait?

Ah! vraiment, le bel été. Tout va pour le mieux puisque le cinéma américain, climatisé, a fait d'excellentes affaires.

Ses acteurs peuvent donc investir à perte dans une chaîne de restaurants quelconque sans craindre les jours difficiles. Ils ne s'en privent pas d'ailleurs et Montréal a maintenant son coûteux comptoir à hamburgers, son chic Planet Hollywood, inauguré à grand renfort de vedettes préfabriquées entourées d'une cour ridicule de figurants autochtones en mal de publicité. Un Bruce Willis vieillissant a profité de ce moment magique pour nous faire le coup du musclé qui ne se possède plus. Il a déchiré pour nous, rien que pour nous, son t-shirt, et ce geste improvisé l'a consacré dans tous les bulletins de nouvelles et en première page de tous les quotidiens. Pouvait-on résister à pareil talent brut?

Quoi qu'on en pense, l'enseigne de la grosse cabane à patates frites dit juste: nous habitons tous la planète Hollywood. Au bout de cet été aussi rentable que peu inspiré, l'image qui la symbolise le mieux est probablement celle de Harrison Ford à bout de souffle, ahanant dans **Six Days Seven Nights**. Il tire de la langue, bien sûr, mais il n'en sort pas moins victorieux. Car il sait qu'il a raison... Il est le héros. ■

